

Dominique Wolton
CNRS, Paris

FRANÇOIS BOURRICAUD

(1922-1991)

François Bourricaud, très affaibli par la maladie, a disparu prématurément le 8 novembre 1991. Comme d'autres intellectuels, il a payé assez cher le fait de n'avoir pas été séduit par le marxisme. On a déjà oublié que pendant deux générations ce fut essentiellement ce critère qui servait à classer les « bons » universitaires et les moins bons, pour ne pas dire les mauvais.

Les autres paramètres comme la connaissance, un certain intérêt pour la vérité, la culture, venaient après, voire bien après. Comme si le choix idéologico-politique du départ « surdéterminait » la véracité de ce qui était dit dans le domaine de la connaissance. Bref, il vallait mieux ne pas s'afficher ou être étiqueté de droite, entre 1945 et 1980. Même si on a déjà oublié le caractère extrêmement violent et discriminatoire de ces années, tant il est vrai que depuis une décennie l'effondrement des idéologies, en rendant à chacun sa liberté, a fait tomber aux oubliettes les critères d'exclusion qui structuraient la vie intellectuelle.

Si Raymond Aron reste encore l'exemple le plus caractéristique de cette guerre froide dans le champ intellectuel, nul doute que François Bourricaud en fut aussi victime comme bien d'autres. A droite comme à gauche, car il vallait mieux ne pas afficher trop d'idées de « gauche modérée ». La plupart de ceux qui subirent ainsi les conséquences d'un choix non-conformiste en ont souffert, car personne n'apprécie d'être disqualifié *a priori* par une option politique non-conforme au discours dominant du moment. Cette dureté des discriminations est d'autant plus difficile à imaginer, pour ceux qui ne l'ont pas connue, que cela se passait en France, pays de tradition démocratique.

Il faut dire que les sujets¹ sur lesquels a travaillé François Bourricaud lui ont permis de rencontrer les délices de l'argumentation, la saine discussion, l'intérêt pour l'autre, le respect de la personne, la recherche de la vérité qui sont les caractéristiques connues par tous de la vie intellectuelle, et française en particulier...

En s'intéressant à l'autorité, qui fut le sujet de sa thèse : *Esquisse d'une théorie de l'autorité* (1961), alors que beaucoup pensaient au contraire que la catégorie centrale était celle du pouvoir, il était déjà « décalé ». Pourtant, ce thème est appelé à un grand avenir, au fur et à mesure que les charmes du concept de *pouvoir* auront été épuisés et éculés par un demi siècle de positivisme critique. S'intéresser ensuite à Talcott Parsons et lui consacrer deux livres : *Éléments de sociologie de l'action* (1955), et, *L'individualisme institutionnel, essai sur la sociologie de Talcott Parsons* (1977), ressemblait presque aussi à de la provocation tant il était évident, pendant vingt ans, que le héros de la sociologie de l'action ne pouvait être que réactionnaire. Revaloriser le rôle de l'individu, considérer que le sens d'une situation sociale ne peut pas être totalement extérieur à l'individu, paraissait absolument idéaliste...

Le paradoxe est qu'aujourd'hui, la guerre idéologique terminée, Talcott Parsons est de nouveau source de curiosité intellectuelle, sans empêcher ceux qui s'y intéressent d'être éventuellement critiques à son égard. Mais cette caractéristique, s'intéresser à un auteur sans partager forcément ses options, fut très difficile pendant près de trente ans, tant les choix étaient exclusifs. Et comme François Bourricaud fut étiqueté pendant longtemps comme « le » spécialiste français de Talcott Parsons, l'exclusion dont ce dernier était l'objet rejaillit naturellement sur lui.

Son troisième centre d'intérêt, le Pérou (*Pouvoir et société au Pérou*, 1967) dans la grande tradition des sociologues de cette génération qui ont presque tous travaillé sur deux cultures, ne l'a pas rapproché de la gauche. Parce que dans le tohu-bohu idéologique qui déferla sur l'Amérique latine tenir un discours un peu différent était mal reçu. Ceux qui à gauche ont également tenté une position modérée n'ont pas eu davantage de succès. On comprend aussi que son livre, *Le bricolage Idéologique* (1981), n'ait pas plu. Mais à le relire on admet que certaines des positions ne se comprennent que par rapport aux radicalités symétriques. Bref, François Bourricaud illustre assez bien les difficultés qu'ont rencontrées pendant près de deux générations les universitaires modérés de droite et de gauche qui ont essayé de construire des analyses plus nuancées ou plus contradictoires de la réalité. Et deux générations, c'est tout de même long quand cela correspond aux vôtres...

Je souligne d'autant plus ces paradoxes que j'appartiens à la génération suivante, que j'ai très peu connu François Bourricaud, et que mes domaines de recherches ne m'ont guère rapproché de lui. Simplement, j'ai été sensibilisé, depuis le travail accompli avec Raymond Aron, entre 1978 et 1981, aux excès de la politique dans le champ intellectuel. Ma génération a vite fait de condamner les aînés, ceux qui ne partageaient pas ses idéaux et ses conformismes, alors que l'expérience prouve au contraire l'importance de la tradition et de la filiation dans la vie intellectuelle. Avec son complément indispensable : la tolérance pour des systèmes de pensée différents.

En outre, François Bourricaud avait cette force, qu'ont d'ailleurs beaucoup de sociologues de cette génération, de travailler sur deux types de sociétés et deux types de problèmes différents. La spécialisation est aujourd'hui telle que rares sont les intellectuels travaillant sur plusieurs aires culturelles.

C'est donc pour contribuer à une revalorisation du libéralisme intellectuel, sans lequel il n'y a pas de vie intellectuelle, que nous voulions ici évoquer le travail de François Bourricaud. Nous y reviendrons aussi dans un prochain numéro. Il y a une leçon à tirer des années mouvementées, violentes et cruelles de la vie universitaire française de l'après-guerre : éviter à tout prix que renaissent de tels processus d'exclusion. Eviter qu'au débat et aux conflits indissociables de la vie intellectuelle, ne viennent s'ajouter les procès d'intention et les excommunications. D'un camp comme de l'autre. Rappeler la mémoire de François Bourricaud dans un numéro consacré aux rapports entre communautés, identités, traditions et espaces publics relève aussi de cette éthique.

Dominique WOLTON

NOTES

1. Cf. les travaux de François Bourricaud auxquels je me réfère principalement :
 - *Eléments de sociologie de l'action*. Paris, Plon, 1955.
 - *Changements à Puno. Etude de sociologie andine*. Paris, Travaux et mémoires de l'Institut des Hautes-Etudes de l'Amérique Latine, IX, 1962.
 - *Pouvoir et société dans le Pérou contemporain*. Paris, Armand Colin/Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1967.
 - *Esquisse d'une théorie de l'autorité*. Paris, Plon, 1970 (1^{re} éd. 1961).
 - *L'individualisme institutionnel, essai sur la sociologie de Talcott Parsons*. Paris, Plon, 1977.
 - *Le bricolage idéologique. Essai sur les intellectuels et les passions démocratiques*. Paris, P.U.F, 1980.
 - *Le retour de la droite*. Paris, Calmann-Lévy, 1986.
 - *Présence de Jacques Rueff*. Textes choisis présentés par François Bourricaud et Pascal Salin. Paris, Plon, 1989.Voir également la préface de François Bourricaud à la thèse qu'il a dirigée, thèse de Jean-Pierre Lavaud, *L'instabilité politique de l'Amérique latine, le cas de la Bolivie*, publiée chez L'Harmattan (1991).